

Dossier René Guénon, le Serviteur de l'Unique

Ce dossier contient :

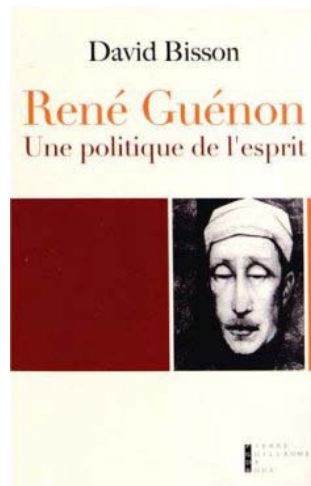
- *René Guénon, le Serviteur de l'unique*, par Frédéric SAENEN, suivi d'un entretien avec David BISSON à propos de son ouvrage *René Guénon. Une politique de l'esprit* (Éditions Pierre-Guillaume de Roux, 2013)
- *René Guénon, prophète de l'âge sombre*, par David BISSON
- « Les trois périodes du cheminement intellectuel de René Guénon (1886-1951) »
- Petite bibliothèque guénonienne : le choix de Jibrile

René Guénon, le Serviteur de l'Unique

Appliquer une lecture politique à l'œuvre d'un penseur qui se voulut avant tout spiritualiste : l'entreprise peut paraître hasardeuse et, à terme, réductionniste. Il n'empêche que, dans le cas de René Guénon (1886-1951), elle permet de réévaluer l'apport considérable de ce « traditionniste », qui se tint éloigné du Monde et en deçà de l'Histoire pour mieux atteindre à la Connaissance ultime. L'ouvrage qu'a publié David Bisson en 2013 aux Éditions Pierre-Guillaume de Roux constitue une étude passionnante, qui ne néglige aucun aspect de son objet : ni son développement suivant un chemin qui manifeste une tortueuse quête de l'unité ; ni les multiples lectures, interprétations, réorientations et dévoiements posthumes auxquels il donna lieu et qui, en en émiettant l'héritage, lui permirent de se continuer sous divers avatars.

Si un médaillon portait à son avers un portrait de la modernité triomphante, son revers représenterait quant à lui le visage émacié, aux paupières tombantes et surmonté d'une coiffe orientale, de René Guénon. Bisson le montre bien, dès son éclairante préface : la pensée guénonienne ne pouvait être secrétée que dans un contexte de remise en question radicale de la Tradition, en un siècle où elle se trouvait réduite à l'état de vestige, par un monde qui semblait s'en être purgé.

La majuscule dont Guénon assortit le terme de Tradition ne trahit en rien une volonté de grandiloquence : elle se veut plutôt l'indice d'une revendication primordiale. Car, à travers son exploration des courants métaphysiques, des textes sacrés et des religions particulières, sa critique de la crise à laquelle serait en proie le monde moderne, ses études des symboles universels (la croix par exemple), Guénon n'a jamais cherché qu'à accéder à la composante fondatrice de la spiritualité, soit « LA tradition par excellence, celle qui à la fois englobe et dépasse toutes les autres ».



Sa vision se caractérise donc avant tout par son monisme, une lecture qui ne peut se situer qu'en faux par rapport à une vision pluraliste du monde. Mais, pour le moderne, le choc ne s'arrête pas là. Fréquenter le vaste corpus des écrits guénoniens, c'est aussi croiser des expressions qui déroutent, comme « Grande Triade » ou « Roi du Monde ». L'univers convoqué ici, tout symbolique et abstrait, organisé autour d'un axe central qu'il s'agit de réapprendre à identifier, participe d'une dimension cachée, accessible seulement après initiation, observance de rites, soumission à une transcendance irrévélée. Quel dépaysement de soi-même doit donc s'infliger le lecteur contemporain, tout pétri de ses certitudes quantifiables et rationnelles, pour aventurer ne fût-ce qu'un cil dans ces textes à la langue limpide – mais au sens si progressivement dévoilé !

La seule discipline qui intègre la perspective de Guénon est, d'après Bisson, celle de l'ésotérisme. Là encore, il s'agit de balayer quelques idées préconçues. Rien à voir avec le satanisme, les pacotilles *New Age* ou les esprits frappeurs : l'ésotérisme est une tendance remontant à une distinction, opérée au I^{er} siècle de notre ère, dans le corpus aristotéliens, entre d'une part textes lisibles par tous (« exotériques ») et d'autre part enseignements réservés à quelques-uns (« ésotériques »). Bisson se fait philologue pour expliquer que le terme connaîtra un nouveau souffle au milieu du XIX^e siècle, sous la plume d'historiens ou de théoriciens du socialisme comme Pierre Leroux, puis qu'il entrera en concurrence avec « occultisme », désignant pour sa part « l'idée d'une doctrine secrète capable d'unifier les données de la religion et les progrès de la science. » C'est grâce à Guénon notamment que l'ambiguïté sémantique entre les deux vocables sera levée avec l'idée que, dans toute doctrine religieuse, la « lettre » est exotérique et l'« esprit », ésotérique.

« La dimension intérieure et cachée d'une tradition, d'un texte ou d'un groupe » devient dès lors l'objet majeur des recherches de Guénon, dont les postulats farouchement individualistes induisent une autre position choquante aux esprits d'aujourd'hui, à savoir un élitisme avoué. La Gnose n'est définitivement pas affaire de masse ; elle peut certes se vivre dans le dialogue avec de rares « pairs » qui partagent cette soif de connaissance parfaite, mais doit surtout s'éprouver dans

l'intimité de l'âme. À cette posture correspond bien le mode de vie adopté par Guénon dans la dernière partie de son existence, durant son retrait cairote : dénuement, simplicité et refus des mondanités, ce qui n'empêcha nullement l'entretien d'une correspondance suivie et riche avec des interlocuteurs de toutes les cultures. Ni une certaine forme d'« engagement », bien qu'étrangère aux combats socio-politiques concrets de son temps. La *praxis* de Guénon consiste plutôt en une réflexion sur le terrain métapolitique, afin de *réorienter* (dans les deux sens du terme) l'Occident.

C'est l'un des mérites de Bisson que d'avoir, sinon réconcilié, du moins relié la part purement métaphysique de Guénon avec ses implications politiques. Interrogeant autant les Lumières que la Religion, la quête traditionnelle amène l'individu à une révélation intérieure. La ligne d'horizon de Guénon se révèle dès lors pleinement : la réhabilitation d'une transcendance élevante et qualitative (verticale) dans un monde obsédé par l'immanence nivelante et quantitative (horizontale).

Force est de reconnaître que la démarche de Guénon ne peut guère déboucher que sur la formation de laboratoires d'idées, de fratries spirituelles ou de cercles à l'influence restreinte, qui forment autant d'« îlots de traditionnalité » ou, selon encore la belle expression de Michel de Certeau, « les réseaux de l'indiscipline ». Si l'on tient à situer à tout prix la réception de Guénon sur un éventail idéologique, l'on constate qu'il inspira davantage la droite que la gauche, vu ses positions identifiées – parfois à tort – comme purement « réactionnaires ». Bisson montre avec finesse que, si en effet on en retrouve des postulats chez Julius Evola, Carl Schmitt, Raymond Abellio, Louis Pauwels, la Nouvelle Droite ou encore l'eurasiste Douguine, le guénonisme originel demeure irréductible aux lectures partisans et aux accaparements idéologiques. Il n'est pas un corpus défini, encore moins un ensemble de dogmes ou une pensée destinée à se rigidifier en école ; il consiste avant tout en une recherche, dynamique (malgré son caractère contemplatif) et solitaire (bien qu'ouverte à une dimension communautaire limitée), de l'Unité.

Guénon, modèle du Traditionniste accompli, ne se tint en dehors de la société que pour mieux l'irriguer souterrainement de ses réflexions critiques et lui indiquer la voie d'un à-rebours salutaire. Ses défauts sont légion, ses approximations en matière de références livresques parfois difficilement pardonnables, et il s'avère souvent pécheur par ambition, lorsqu'il verse dans les généralités hâtives. Nous lui restons cependant redevables d'une lecture antimoderne de notre monde qui a conservé beaucoup de son impertinente pertinence et de son intègre justesse.

Ne fût-ce que pour cela, il méritait le salut déférent de Jibrile.

Frédéric SAENEN

David BISSON, *René Guénon. Une politique de l'esprit*, Éditions Pierre-Guillaume de Roux, 527 pp., 29,90 €

Entretien avec David Bisson



Pouvez-vous nous retracer brièvement votre propre cheminement intellectuel puis nous expliquer ce qui vous a amené à vous intéresser à René Guénon ?

J'ai commencé à travailler sur la pensée de Julius Evola dans le cadre d'une maîtrise en science politique. Ce qui m'a naturellement amené à lire Guénon, tout de même quelques années après, le temps de la « décantation » ésotéro-politique pourrait-on dire. Et j'ai alors découvert que l'œuvre de Guénon n'était pas moins politique que celle de son « disciple » italien, même s'il s'agissait d'une autre politique, d'une haute politique. Ce que j'ai finalement tenté de cerner comme une politique de l'esprit.

Vous évoquez une très assidue et riche activité épistolaire de René Guénon, répondant systématiquement aux courriers qu'on lui adressait, préférant entretenir de longues relations par courrier à la rencontre réelle de ses interlocuteurs. Comment se fait-il que ces lettres soient si peu publiées et méconnues ? Est-ce simplement dû au fait que ses correspondants ne les divulguent pas et les conservent jalousement ? Il y aurait pourtant sans doute là un continent à explorer et maints éclairages intéressants à glaner sur son œuvre et sa pensée...

En effet, l'activité épistolaire de Guénon est pléthorique à tel point qu'une véritable communauté virtuelle se met en place à travers un flot continu de courriers. On est même surpris, à la lecture de certaines lettres, de la patience et de l'assiduité de Guénon en la matière, alors même que certains interlocuteurs ne brillent pas par leurs réflexions, quand ils ne tombent pas

tout simplement dans les « clichés » de l'occultisme. Il reste que l'auteur de *La Crise du monde moderne* s'épuise, selon le témoignage de ses proches, à répondre à tous les correspondants. C'est pourquoi il existe effectivement de nombreuses lettres « dans la nature » dont certaines font l'objet d'une sorte de « contrebande » dans certains milieux autorisés – je pense ici aux milieux évoliens qui disposent d'une partie de la correspondance Evola/Guénon. Dans le même temps, il faut signaler que ce « trésor caché » ne brille pas forcément de tous les éclats attendus ; j'en veux pour preuve la publication récente de sa correspondance avec Louis Cattiaux sous le titre *Paris Le Caire* (Miroir d'Isis, 2012). En règle générale, et ce qui est le plus intéressant, la correspondance révèle une autre facette de la personnalité de Guénon, assez éloignée de la posture du « maître de doctrine » ou encore du « témoin impersonnel ». En effet, l'analyse de certaines lettres, notamment celles qui ont trait à l'initiation, révèle un penseur très soucieux de sa réception et tout à fait conscient des enjeux liés à la circulation des idées. Aussi cherche-t-il par exemple à écarter toutes les lectures politiques au profit d'une transmission entre soi, c'est-à-dire au sein des groupes initiatiques qui se sont constitués dans son sillage. À cet égard, la correspondance, également pléthorique, de Frithjof Schuon permet de mieux comprendre la vie interne d'une confrérie soufie installée en Occident. Sans doute que dans les années à venir, la diffusion de nouvelles correspondances réserveront quelques surprises...

Tous les grands textes de Guénon ont-ils été publiés ? Quelle est la part des inédits et, si elle est importante, quel intérêt présente-t-elle ? Peut-elle apporter des bouleversements à la connaissance actuelle que nous avons de Guénon ?

À mon avis, l'œuvre de Guénon (hormis la correspondance privée) est entièrement disponible aujourd'hui, d'autant plus que de nombreux ouvrages posthumes (collection d'articles) ont été publiés depuis sa mort en 1951. Un seul inédit a semble-t-il été découvert et publié sous le titre *Psychologie* en 2001 ; il s'agit du contenu d'un cours préparé lorsque que Guénon était professeur de philosophie en 1917. Cet ouvrage ne fait que confirmer, sous un angle plus psychologique et finalement peu approfondi, les grands points du système guénonien. Comme rappelé auparavant, c'est moins la doctrine en elle-même que son aboutissement dans un cheminement initiatique qui constitue aujourd'hui un enjeu important.

Les divers disciples que Guénon s'est attirés de son vivant ou a inspirés à titre posthume n'ont-ils pas plus que toute autre chose desservi sa pensée, en insistant tantôt sur son versant soufi, tantôt sur celui maçonnique ou catholique ? Au fond, René Guénon n'aurait-il pas été plus unitairement accessible et plus influent sur son siècle s'il avait été un philosophe plutôt qu'un guide spirituel ?

Il est vrai que la multiplication des « chapelles guénoniennes », et les polémiques incessantes qui en ont résulté (« guerre des initiés »), n'ont pas facilité la diffusion d'une œuvre qui avait pourtant beaucoup à dire à nos contemporains. Deux remarques doivent cependant nuancer cet état de fait. D'abord, c'est Guénon lui-même qui a organisé de façon méticuleuse la transmission de sa pensée dans des cercles restreints afin d'en contrôler l'interprétation. Et il faut bien avouer, ensuite, que cette réception, si elle est restée évidemment confidentielle, a connu un certain succès dans la mesure où l'œuvre a conservé son unité doctrinale. Ajoutons à cela que le nom même de Guénon est devenu comme un « mot de passe » que l'on se chuchote à l'oreille dans les conventicules d'initiés, et ce, bien au-delà des frontières de l'Hexagone. Ce qui explique la réédition continue de ses ouvrages depuis les années cinquante. Autrement dit, il vaut peut-être mieux se camoufler dans les marges de l'ésotérisme que d'être exposé au vu de tous sur la scène publique, surtout à une époque où l'on célèbre la transparence comme une vertu. Après, il est vrai que beaucoup d'initiés « guénoniens », toutes voies confondues (soufis, maçons, etc.), n'ont cessé de l'enfermer dans une *doxa* rigide, parfois proche de l'idolâtrie.

Guénon semble avoir mené maints de ses lecteurs français ou occidentaux à l'islam ; mais pourriez-vous nous en dire plus quant à la réception de l'œuvre de Guénon en Égypte, pays où il vécut la deuxième moitié de son existence jusqu'à sa mort, et plus généralement dans le monde arabe ?

Un mot d'abord sur la relation que Guénon entretient avec l'islam. Il faut ici prendre en compte deux situations différentes. Au plan public (livres et articles), Guénon a toujours pris le soin de bien distinguer son « installation » – il refusait le terme « conversion » – dans l'islam de sa lecture universaliste des traditions religieuses ; lecture qu'il n'a jamais abandonnée comme il le rappelait dans les termes suivants : « Quiconque a conscience de l'unité des traditions [...] est nécessairement, par là même, "inconvertissable" ». Au plan privé (correspondance), il est indéniable qu'il a orienté une grande partie de ses interlocuteurs vers les groupes soufis constitués par Schuon et Vâlsan. Et il n'est pas loin de penser que l'islam, en tant que dernière révélation monothéiste, constitue la religion de la fin du cycle ; ce qui ne l'empêchera pas

de soutenir activement la formation de la loge maçonnique la Grande Triade en 1946.

Pour ce qui concerne son influence en Egypte, elle est très faible, tout du moins de son vivant. La seule personnalité influente qui y fera référence sera le cheikh Abd al-Halim Mahmud, professeur de philosophie puis recteur de l'université d'al-Azhar en 1965. Par la suite, c'est moins l'œuvre de Guénon en particulier que la pensée traditionnelle en général qui fera l'objet d'un réel intérêt de la part des milieux intellectuels de nombreux pays islamiques, des pays du Maghreb en passant par l'Iran et la Turquie jusqu'en Indonésie et au Pakistan. Il faut insister ici sur l'importance des « passeurs » – les ouvrages de Guénon sont difficiles à traduire – dont le premier d'entre eux est Schuon, auquel il faut ajouter des noms comme Martin Lings, Titus Burckhardt, Seyyed Hossein Nasr, etc. Ces figures de la pensée traditionnelle, toutes engagées dans la voie soufie, ont incontestablement joué un grand rôle dans la diffusion des idées guénoniennes, soit par leurs ouvrages (souvent traduits en arabe), soit par la création de filiales initiatiques.

Et dans le monde anglo-saxon, la pensée de Guénon est-elle citée, discutée, revendiquée même ?

Là encore, il faut insister sur le rôle des passeurs qui ont permis à la pensée de Guénon de faire son chemin dans les milieux spiritualistes en général et les cercles soufis en particulier. De là à dire que Guénon est cité et discuté dans les milieux intellectuels, cela est aller trop loin me semble-t-il. En tous les cas, son nom n'est pas inconnu et suscite de plus en plus de curiosité au fil des ans. Il faut également noter que l'approche traditionaliste, toujours par l'entremise de Schuon (dont tous les ouvrages sont traduits en anglais), a essaimé dans le monde universitaire américain où l'un des courants de l'étude des religions s'en réclame ouvertement sous la dénomination « pérennialisme ».

Mis à part Hakim Bey, qui se classe plutôt à l'extrême gauche, Guénon ne semble avoir inspiré ou passionné que des auteurs de droite, voire d'extrême droite. Une approche de sa pensée qui se passerait du « crible idéologique » vous semble-t-elle encore possible, notamment après votre étude ?

Il est vrai que la grille d'analyse « Tradition *versus* Modernité » est trop facilement mobilisable dans le cadre politique pour ne pas faire l'objet, justement, de récupérations partisans. Le maître en la matière a été le penseur Julius Evola qui a cherché à greffer les principes de la Tradition sur l'idée fasciste afin de créer ce qu'il appelait le « surfascisme » ou encore « le fascisme

vu de droite ». Cela est d'autant plus étonnant que Guénon, avec qui il entretenait une correspondance cordiale, s'était toujours élevé contre toute forme de récupération politique, quel que soit le courant envisagé. Schuon a en quelque sorte résolu la question en préférant l'expression « unité transcendante des religions » au terme « Tradition », laquelle donne beaucoup moins de prise à une lecture politique.

Il reste que la question du politique chez Guénon reste posée ; ce à quoi j'ai essayé de répondre dans l'ouvrage. Je suis parti tout simplement d'un constat : il n'y a pas de partition tranchée dans son œuvre entre les réflexions antimodernes d'un côté, et les textes métaphysiques de l'autre. Bien au contraire, tout est lié, ce qui revient à poser la thèse suivante, qui me semble très novatrice en histoire des idées : la résistance au monde moderne passe par l'engagement spirituel et, dans le même temps, seul l'accès à la connaissance ésotérique permet d'envisager correctement l'essence du politique. Autrement dit, il existe un lien inextricable entre la perspective métaphysique et la ligne d'horizon politique. Et cette grille d'analyse, il est possible de l'appliquer à plusieurs formulations philosophiques, qu'elles proviennent de droite ou de gauche – si ces mots ont encore un sens aujourd'hui. Il serait par exemple tout à fait intéressant de réfléchir aux modalités d'une métapolitique écologiste, laquelle serait à coup sûr très éloignée de la parodie offerte par le parti des Verts.

René Guénon a-t-il fait l'objet, à partir des années 60, d'une récupération par le mouvement du New Age ?

On ne peut pas dire qu'il ait fait l'objet d'une récupération *stricto sensu* de la part du mouvement du New Age. En revanche, il est indéniable que Guénon fait aujourd'hui partie intégrante de la sous culture ésotérique, comme le démontre la présence de ses ouvrages dans les librairies ésotériques (et beaucoup plus rarement dans les librairies universitaires). Assurément, sa tentative de mettre en place un programme spécifique pour les « sciences traditionnelles » (herméneutique du symbole, comparatisme ésotérique, exégèse des textes, etc.) a été un échec. De là à imaginer qu'au cours des années 1960, et à cause du succès de l'ouvrage de Pauwels/Bergier (*Le Matin des magiciens*), il soit devenu une sorte de magicien noir pour amateur de mystères et de sensations fortes, il y a effectivement un pas qu'il était difficile d'imaginer de son vivant...

Vous citez peu, dans votre ouvrage, le « phénomène Gurdjieff ». Y a-t-il eu une influence guénonienne dans la démarche de ce personnage ? Les deux hommes se sont-ils connus ou ont-ils un tant soit peu dialogué ?

Non, les deux hommes ne se sont pas connus et ne se sont nullement influencés l'un l'autre. Il ne me semble pas que Gurdjieff ait cité le nom du penseur français ; en revanche, Guénon a effectivement critiqué le mage russe qu'il prenait au mieux pour un charlatan au pire comme un agent de la contre-initiation. Précisons que Guénon a rarement eu des jugements positifs vis-à-vis de ceux qui pouvaient apparaître comme des concurrents dans le domaine spirituel. Cela n'a pas empêché des personnalités comme Louis Pauwels et Paul Sérant de faire leurs armes chez Gurdjieff avant d'en venir à l'étude des ouvrages de Guénon.

Peut-on voir dans la critique radicale du "règne de la quantité" formulée par Guénon une forme de proto-décroissantisme ?

Oui, au risque de l'anachronisme, je crois que l'on peut dire que Guénon est un décroissant avant l'heure, non pas qu'il se soucie tellement des modes de consommation et des effets de la révolution industrielle, mais qu'il a effectivement mis au jour les racines métaphysiques de la Modernité. Et sans doute les Décroissants eux-mêmes ne se rendent-ils pas toujours compte de l'importance de cette donnée première, de cette structuration profonde, que constituent le rapport que l'homme entretient avec la sphère transcendante et, par extension, le conflit multiséculaire (entre la matière et l'esprit) qui en résulte dans l'espace public. S'il est vrai que Serge Latouche et ceux qui se situent dans son sillage insistent de plus en plus sur la reconquête de l'imaginaire, je crois qu'il faut peut-être franchir encore une étape dans ce domaine, et rappeler que l'homme est l'intermédiaire entre la Terre et le Ciel, et qu'il lui incombe de faire le lien entre la Nature et l'Esprit, en lui et dans le monde.

Trouve-t-on des références au Guénon pourfendeur de l'Occident arrogant et monopolistique chez les anticolonialistes (des années 50 et 60 en particulier) et plus tard chez les tiers-mondistes ?

Là encore, votre question est très juste, puisque Guénon apparaît à bien des égards comme l'un des premiers, et des plus virulents, contempteur du monde moderne et occidental. Ce qui implique effectivement de remettre en cause

l'Occident rationaliste, prosélyte et souvent raciste de l'époque au profit d'une lecture plus ouverte des civilisations et, disons-le, très largement « orientophile » chez Guénon. Il n'est pas loin de croire que face à l'Occident décadent et matérialiste se dresse un Orient spirituel et traditionnel. La réalité est bien sûr beaucoup plus complexe comme il le reconnaîtra lui-même devant les avancées inexorables de l'occidentalisation du monde. Étrangement, les anticolonialistes ne reprendront quasiment pas les analyses guénoniennes ; je crois qu'ils ne les connaissaient tout simplement pas. N'oublions pas que Guénon a été très rapidement rangé dans la catégorie des penseurs ésotéristes, ce qui n'était évidemment pas un gage de légitimité. En revanche, les tiers-mondistes vont très largement redécouvrir son œuvre et s'en servir, sinon l'instrumentaliser, dans le cadre d'une lutte recommencée entre l'Occident superficiel des populations américanisées et l'Orient authentique des peuples résistants. Roger Garaudy, le plus important penseur marxiste d'après-guerre avant de devenir l'une des principales références du tiers-mondisme, s'est converti à l'islam et au combat anti-occidental sous l'effet de la lecture de Guénon !

Votre étude couvre la postérité de Guénon jusqu'à l'orée du XXI^e siècle. Mais qui sont les Guénoniens des années 2010 ?

Les guénoniens du XXI^e siècle sont particulièrement hétéroclites, on les retrouve tout aussi bien dans le monde des spiritualités alternatives, de la contre-culture (musique, graphisme, littérature, etc.), de la géopolitique panslave (Alexandre Douguine), du néofascisme, de l'altermondialisme, des traditions religieuses, etc. La nouveauté de cette réception réside dans une approche de plus en plus ouverte à la modernité, quand bien même il s'agit de s'y opposer. Dans le même temps, les anciennes « chapelles » guénoniennes tendent à disparaître pour laisser le champ libre à de nouvelles interprétations de l'œuvre. Sans compter que le nom ou la référence à Guénon peut se trouver là où on ne l'attend pas comme dans le dernier roman de Houellebecq, *La carte et le territoire*, ou encore dans l'excellent petit ouvrage d'Olivier Maulin dont le titre est à lui seul un programme guénonien : *En attendant le roi du monde*.

Propos recueillis par Frédéric SAENEN

Octobre 2013

Les trois périodes du cheminement intellectuel de René Guénon (1886-1951)*

1906-1920 : Apprentissage occulte. Fréquentation des sphères occultistes et des écoles hermétiques liées au mage Papus, dans le Paris de la Belle-Époque. Premières explorations des doctrines gnostiques, du soufisme, du taoïsme. Découverte cruciale du Védanta. À partir d'une lecture idéalisée de l'hindouisme, Guénon oppose Orient métaphysique et Occident matérialiste et critique, en polémiste, les formes dévoyées de la spiritualité (théosophie, spiritisme).

1921-1930 : Période de reconnaissance intellectuelle avant une progressive marginalisation. Constat de décadence dans son ouvrage le plus connu *La Crise du monde moderne* (1927). Appel à la connaissance de l'Orient afin de revigorer l'Occident moribond.

1931-1951 : Accomplissement doctrinal. Guénon, alors retiré au Caire, devient, par ses multiples publications d'articles et son réseau de correspondances internationales, une éminence, un « guide ». Il prend définitivement le nom d'Abd el-wâhed Yahîâ (« Serviteur de l'Unique »), adopté lors de son initiation au soufisme en 1907, et se veut en prise directe avec l'islam ésotérique.

*Par Frédéric Saenen, d'après l'introduction de l'ouvrage de David Bisson

René Guénon, prophète de l'âge sombre

Masques et visages du totalitarisme contemporain

Par David Bisson

Le nom de Guénon est généralement associé à *La Crise du monde moderne*, titre de son ouvrage le plus « célèbre » publié en 1927. Cela paraît d'autant plus étonnant qu'il s'agit d'une œuvre de circonstances, rédigée à la demande de l'écrivain et éditeur Gonzague Truc, qui s'inscrit dans un contexte favorable avec la parution de plusieurs essais très critiques à l'encontre de la modernité : *Défense de l'Occident* (Henri Massis), *La Tentation de l'Occident* (André Malraux), *Un nouveau Moyen Âge* (Nicolas Berdiaev), etc. En tous les cas, cet essai écrit d'une plume alerte et polémique permet à Guénon de présenter les grandes lignes de sa pensée tout en insistant sur la déréliction complète du monde moderne, autrement dit « l'entrée dans la période la plus sombre de cet "âge sombre" »¹.

Je voudrais revenir sur cette critique, présente en filigrane dans la plupart de ses ouvrages, pour montrer que le diagnostic établi est moins original que la perspective définie. En effet, Guénon reprend en grande part les analyses qui ont été développées par d'autres auteurs sur le même sujet, tout spécialement celles de Jacques Maritain dans *Antimoderne* (1922) et *Trois réformateurs : Luther, Descartes, Rousseau* (1925). Mais il les ordonne dans une vue d'ensemble qui pose la métaphysique comme un préalable nécessaire au politique, et qui débouche sur une série d'oppositions irréductibles dans l'espace de la modernité : essence *vs* substance, esprit *vs* matière, Orient spirituel *vs* Occident matérialiste. En partant de ce postulat, ce qui inquiète le plus Guénon, ce n'est pas l'évolution de tel ou tel régime politique, mais bien la restriction du champ empirique de l'exercice des libertés – sachant que la liberté se comprend, chez lui, comme la possibilité (toujours renouvelée) d'accéder à une forme de réalisation métaphysique. Cette restriction du champ des possibles prend la forme d'une matérialité totalisante qui se déploie sur trois plans successifs.

¹ René Guénon, *La crise du monde moderne*, Paris, Gallimard, coll. « Folio essais », 1999 [1927], p. 38.

Au plan métaphysique, l'effacement de l'être au profit de l'intensification de l'avoir écrase l'individu sur une ligne horizontale dont la seule perspective est le jour qui vient. Et comme cela ne peut suffire à satisfaire les espérances humaines, on a fini par broder la succession des jours dans un tissu historique, épais et immanent, qui prend la forme d'un progrès linéaire, orienté vers une fin radieuse. Cette nouvelle idole, le « Progrès », remplace la religion avec l'avantage de s'appuyer sur la raison historique et de profiter de l'essor des nouvelles techniques. Ainsi, le confort matériel se substitue à la quête spirituelle et enferme l'individu dans un temps qui n'est pas le sien, mais celui de la société en devenir, de la société ouverte à la fin de l'histoire.

Au plan politique, ce matérialisme conquérant se transpose dans le régime démocratique, fondé sur la loi du plus grand nombre, et se caractérise par l'avènement des masses ou, de façon plus fine, par l'uniformisation des modes de vie. Chacun est comme enfermé dans une bulle de verre qui, en s'agglutinant aux autres, fait de l'espace commun le lieu de la transparence. Dès lors, toute vie intérieure est proscrite comme étant une marque de distinction et, bientôt, un acte de dissidence. Si Guénon ne semble pas avoir lu Tocqueville, on retrouve bien dans son propos une critique incisive de la démocratie à cette différence près que, chez l'auteur de *La crise du monde moderne*, le système est vicié dès le départ. D'où son rejet absolu, peu compréhensible aujourd'hui, de toute perspective démocratique.

Au plan culturel, le règne de l'humanisme finit de couper, un à un, tous les fils de la transcendance pour faire de l'homme la mesure de toute chose et de l'existence, l'unique critère de vérité. Guénon n'a pas de mots assez durs pour dénoncer le triomphe de l'« animal humain » pour qui le bonheur terrestre est devenu la seule planche de salut. Cela lui paraît tellement invraisemblable qu'il en recherche les causes du côté d'un hypothétique « pouvoir occulte » ; il évite cependant de sombrer dans un conspirationnisme réducteur en ne cherchant pas à identifier nommément les responsables, et en repoussant toutes les interprétations qui stigmatiseront tel ou tel groupe de personnes. Autrement dit, la modernité est un courant bien plus puissant que la seule influence des hommes et des idées ne pourrait jamais en fomenter.

Cette critique sans concession n'est pourtant qu'une préparation à celle qui allait suivre presque vingt années plus tard avec la publication du *Règne de la Quantité et les Signes des Temps* en 1945. On a parfois reproché à Guénon de

ne pas avoir écrit une ligne sur la Seconde Guerre mondiale, sous-entendu de ne pas avoir dénoncé l'innommable, ce qui est faux puisque tout le contenu de cet ouvrage est une réponse, non pas aux événements de 1939-1945, mais à la dynamique qui en a permis le surgissement. Et là encore cette dynamique est de nature métaphysique puisqu'elle n'est autre que la poursuite de la matérialisation du monde, soit la conquête, cette fois-ci définitive pour Guénon, de la matière sur l'esprit. Aussi la critique du monde moderne laisse-t-elle la place à une méditation sur la fin des temps. Sans revenir sur l'ensemble de cet essai foisonnant et à bien des égards prophétique, nous nous appuyerons sur deux considérations qui montrent que c'est bien le totalitarisme ou plus exactement la totalisation qui est au bout du chemin, soit la totalisation de tous les plans de l'existence dans une matérialité/artificialité illusoire.

Le premier enfermement ne dépend pas directement de l'action humaine, mais prend sa source dans le dépliement inexorable de la manifestation (la création) qui se solidifie au fur et à mesure que le temps se déplie. Si l'origine de cette conception provient des doctrines hindoues, Guénon la retranscrit dans un langage plus philosophique pour signaler que notre espace-temps se caractérise par l'accélération de l'histoire et l'effacement des distances. Dans ce processus, les villes constituent « le dernier degré de la "fixation" » ; elles tendent à absorber tout l'espace par la multiplication des échanges et des communications. Autrement dit, le temps se contracte (et l'histoire s'accélère) jusqu'à un point limite où la pression, trop forte, le fait implorer et disperser en de multiples fragments dans l'espace à nouveau dilaté (infini). C'est littéralement la fin d'un monde. Sans forcément entrevoir cette fin annoncée - et parfois, il semble, espérée par Guénon -, on soulignera que ces analyses sont aujourd'hui corroborées par des réflexions aussi différentes que celles de Paul Virilio ou de Jean Baudrillard, et qu'il appartient à chacun d'en faire l'expérience, et d'en porter témoignage, dans sa vie « ultramoderne ».

Le second enfermement est plus tragique puisque le déploiement de la matière (conditions extérieures de la manifestation) finit par envelopper et étouffer l'essence de toute vie (noyau spirituel de l'être). Il en résulte une plongée dans un monde arasé, aplati, uniforme, dans lequel les individus sont considérés comme des entités purement matérielles, des atomes équivalents les uns aux autres. D'où l'avènement d'une société entièrement parodique où

la moindre forme d'intellectualité est tournée en dérision jusqu'à faire de Satan le « singe/signe » de Dieu. Comme dans un tableau de Jérôme Bosch, tout est sans dessus dessous : les diabolins titillent les oreilles des enfants, les prêtres défroqués chantent à tue-tête, les femmes hurlent de plaisirs inassouvis, les ivrognes roulent par terre, et seul, dans un coin, le dos contre un arbre, le sage encapuchonné se retire en lui, dans son royaume intérieur.

C'est le dernier mot de Guénon à propos de ce monde : le retrait dans une posture de veilleur, la constitution d'une communauté invisible qui attend, dans l'obscurité des jours, le craquement des âmes et le surgissement de « nouveaux cieus et d'une nouvelle terre ».

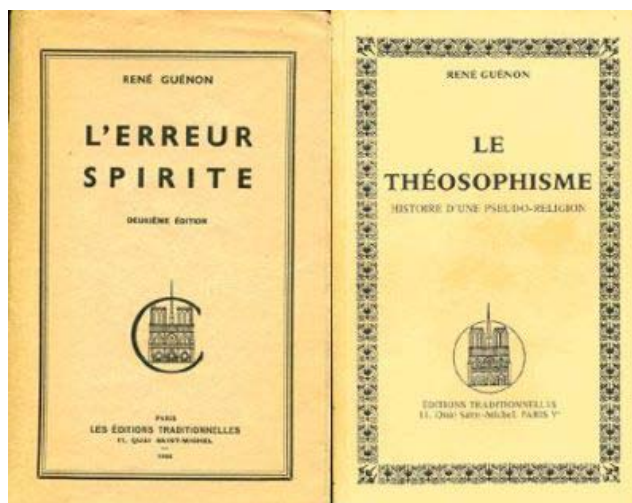


Guénon vers 1925

Petite bibliothèque guénonienne : le choix de Jibrile

Le Théosophisme, histoire d'une pseudo-religion (1921)

et L'erreur spirite (1923)



Deux écrits de réfutation et de combat d'idées dans lesquels Guénon, fournissant à l'époque des articles pour la catholique *Revue de philosophie*, « souhaite moins défendre la tradition chrétienne que débarrasser l'occultisme de ses excroissances matérialistes. » (Bisson, p. 47) En polémiste impitoyable, Guénon balaie les fariboles sectaires d'Helena Blavatsky et de sa continuatrice Annie Besant ainsi que le spiritisme et les idées sur la réincarnation d'Allan Kardec.

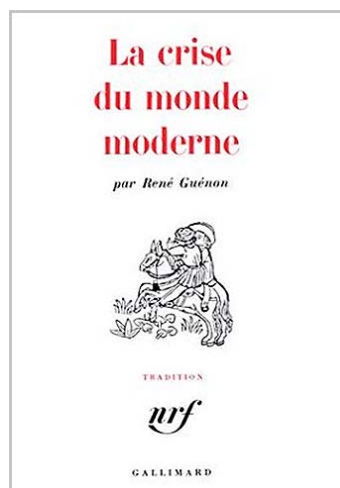
La Crise du monde moderne (1927)

Ouvrage fondamental à qui veut comprendre les positions antimodernes de Guénon, qui prend cette fois le ton de l'apocalypste pour envisager l'âge sombre dans lequel est entré l'Occident.

Extrait

Déclarons-le très nettement : l'esprit moderne étant chose purement occidentale, ceux qui en sont affectés, même s'ils sont des Orientaux de naissance, doivent être considérés, sous le rapport de la mentalité, comme des Occidentaux, car toute idée orientale leur est entièrement étrangère, et leur ignorance à l'égard des doctrines traditionnelles est la seule excuse de leur hostilité. Ce qui peut sembler assez singulier et même contradictoire, c'est que ces mêmes hommes, qui se font les auxiliaires de l'« occidentalisme » au point de vue intellectuel, ou plus exactement contre toute véritable intellectualité, apparaissent parfois comme ses adversaires dans le domaine politique ; et pourtant, au fond, il n'y a là rien dont on doive

s'étonner. Ce sont eux qui s'efforcent d'instituer en Orient des « nationalismes » divers, et tout « nationalisme » est nécessairement opposé à l'esprit traditionnel ; s'ils veulent combattre la domination étrangère, c'est par les méthodes mêmes de l'Occident, de la même façon que les divers peuples occidentaux luttent entre eux ; et peut-être est-ce là ce qui fait leur raison d'être. En effet, si les choses en sont arrivées à un tel point que l'emploi de semblables méthodes soit devenu inévitable, leur mise en œuvre ne peut être que le fait d'éléments ayant rompu toute attache avec la tradition ; il se peut donc que ces éléments soient utilisés aussi transitoirement et ensuite éliminés comme les Occidentaux eux-mêmes. Il serait d'ailleurs assez logique que les idées que ceux-ci ont répandues se retournent contre eux, car elles ne peuvent être que des facteurs de division et de ruine ; c'est par là que la civilisation moderne périra d'une façon ou d'une autre ; peu importe que ce soit par l'effet des dissensions entre les Occidentaux, dissensions entre nations ou entre classes sociales, ou, comme certains le prétendent, par les attaques des Orientaux « occidentalisés », ou encore à la suite d'un cataclysme provoqué par les « progrès de la science » ; dans tous les cas, le monde occidental ne court de dangers que par sa propre faute et par ce qui sort de lui-même.

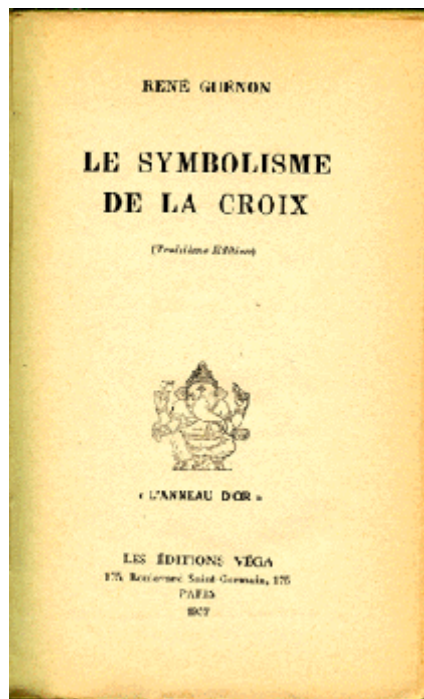


[...] ce qui est incontestable, c'est que l'Occident envahit tout ; son action s'est d'abord exercée dans le domaine matériel, celui qui était immédiatement à sa portée, soit par la conquête violente, soit par le commerce et l'accaparement des ressources de tous les peuples ; mais maintenant les choses vont encore plus loin. Les Occidentaux, toujours animés par ce besoin de prosélytisme qui leur est si particulier, sont arrivés à faire pénétrer chez les autres, dans une certaine mesure, leur esprit antitraditionnel et matérialiste ; et, tandis que la première forme d'invasion n'atteignait en somme que les corps, celle-ci empoisonne les intelligences et tue la spiritualité ; l'une a d'ailleurs préparé l'autre et l'a rendue possible, de sorte que ce n'est en définitive que par la force brutale que l'Occident est parvenu à s'imposer partout, et il ne pouvait en être autrement, car c'est en cela que réside l'unique supériorité réelle de sa civilisation, si inférieure à tout autre point de vue. L'envahissement occidental, c'est l'envahissement du

matérialisme sous toutes ses formes, et cela ne peut être que cela ; tous les déguisements plus ou moins hypocrites, tous les prétextes « moralistes », toutes les déclamations « humanitaires », toutes les habiletés d'une propagande qui sait à l'occasion se faire insinuante pour mieux atteindre son but de destruction, ne peuvent rien contre cette vérité [...]. »

**René Guénon, *La Crise du monde moderne*,
extraits du Chapitre 8, « L'envahissement occidental »**

Le Symbolisme de la Croix (1931)



Constitué d'une refonte d'articles publiés dans la revue *La Gnose*, ce texte étonnant, consacré à un symbole millénaire et universel, synthétise les recherches d'un principe sacré, commun aux diverses traditions religieuses. La croix y est vue comme le « point où se concilient et se résolvent toutes les oppositions » (Bisson, p. 86)

Le Règne de la quantité et les Signes des Temps (1945)



Aboutissement de la réflexion amorcée dans *La Crise du monde moderne*, *Le Règne...* paraît à la fin de la Seconde Guerre mondiale, alors que Guénon n'a jamais pris la plume pour juger des événements historiques et géopolitiques pendant les cinq années précédentes. Dans cette charge contre le matérialisme endémique, l'uniformisation des modes de vie et la dévalorisation des symboles traditionnels, Guénon fait le constat de la « solidification » et de la « clôture » du monde, devenu de ce fait un « simulacre » du monde traditionnel. Au contraire de *La Crise du monde moderne*, Guénon reste ici muet quant aux solutions à apporter à ce cataclysme général.

Extrait

La mentalité moderne est [...] ainsi faite qu'elle ne peut souffrir aucun secret ni même aucune réserve ; de telles choses [...] ne lui apparaissent d'ailleurs que comme des « privilèges » établis au profit de quelques-uns, et elle ne peut non plus souffrir aucune supériorité ; si on voulait entreprendre de lui expliquer que ces soi-disant « privilèges » ont en réalité leur fondement dans la nature même des êtres, ce serait peine perdue, car c'est précisément là ce que nie obstinément son « égalitarisme ». Non seulement elle se vante, bien à tort d'ailleurs, de supprimer tout « mystère » par sa science et sa philosophie exclusivement « rationnelles » et mises « à la portée de tout le monde » ; mais encore cette horreur du « mystère » va si loin, dans tous les domaines, qu'elle s'étend même jusqu'à ce qu'on est convenu d'appeler la « vie ordinaire ». Pourtant, un monde où tout serait devenu « public » aurait un caractère proprement monstrueux ; nous disons « serait », car, en fait, nous n'en sommes pas encore tout à fait là malgré tout, et peut-être même cela ne sera-t-il jamais complètement réalisé, car il s'agit encore ici d'une « limite » ; mais il est incontestable que, de tous les côtés, on vise actuellement à obtenir un tel résultat, et, à cet égard, on peut remarquer que nombre d'adversaires

apparents de la « démocratie » ne font en somme qu'en pousser encore plus loin les conséquences s'il est possible, parce qu'ils sont, au fond, tout aussi pénétrés de l'esprit moderne que ceux-là mêmes à qui ils veulent s'opposer. Pour amener les hommes à vivre entièrement « en public », on ne se contente pas de les ressembler « en masse » à toute occasion et sous n'importe quel prétexte ; on veut encore les loger [...] littéralement dans des « ruches de verre », disposées d'ailleurs de telle façon qu'il ne leur sera possible d'y prendre leurs repas qu'« en commun » ; les hommes qui sont capables de se soumettre à une telle existence sont vraiment tombés à un niveau « infrahumain », au niveau, si l'on veut, d'insectes tels que les abeilles et les fourmis ; et on s'efforce du reste, par tous les moyens, de les « dresser » à n'être pas plus différents entre eux que ne le sont les individus de ces espèces animales, si ce n'est moins encore. [...] La haine du secret, au fond, n'est pas autre chose qu'une des formes de la haine pour tout ce qui dépasse le niveau « moyen », et aussi pour tout ce qui s'écarte de l'uniformité qu'on veut imposer à tous.

**René Guénon, *Le Règne de la Quantité et les Signes des Temps*,
extraits du chapitre XII, « La haine du secret »**

